

bitaient loin des églises. Césarie savait très bien sa prière du matin et du soir, mais pas du tout son catéchisme. Une fois encore son père la prit en croupe, puis lui fit traverser le Rhône et la ramena en Arles, dans la vieille maison de la rue des Porcellets, où elle était née, et qu'habitait sa grand-mère maternelle. C'était une gracieuse vieille, à la figure ridée qu'éclairaient des yeux noirs superbes ; elle avait été fort jolie dans sa jeunesse et le paraissait encore sous l'élégant bonnet que portaient à cette époque les Arlésiennes ; il n'était pas encore question de la petite coiffe à ruban flottant, immortalisée depuis par le poème de *Miréio*.

Notre histoire se passe au XVIII^e siècle, quelques années avant la grande Révolution. En ce temps-là, Arles avait un archevêque, et cet archevêque était un saint. Il s'appelait Jean-Marie du Lau et devait un jour verser son sang pour la foi.

Or, parmi les institutions dont ce grand prélat avait doté sa ville d'Arles, une surtout lui attirait la reconnaissance des enfants qui fréquentaient le catéchisme.

L'aimable prélat ne manquait jamais de les interroger à l'occasion, et lorsqu'il était satisfait de leurs réponses, il leur offrait de beaux livres dorés sur tranche, dont la vue faisait ouvrir de grands yeux aux petits lauréats et comblait d'aise et de fierté leurs familles. Aussi y avait-il, parmi les enfants d'Arles, grande émulation à qui recevrait l'un de ces *prix de Monseigneur* ; mais pour l'obtenir il fallait d'abord être interrogé, et cela n'arrivait pas toujours, l'archevêque ayant de multiples occupations.

On contait, à ce sujet, une touchante anecdote : la fille d'un berger de la Crau, âgée de dix à onze ans, désolée de n'avoir point été interrogée, se rendit toute seule au palais de l'archevêque, demandant à voir Monseigneur. Le suisse l'éconduisit d'abord :

— Monseigneur ne reçoit pas les petites filles !

Mais la fillette insistant, il fallut porter sa requête au prélat.

— Je me dois aux petits comme aux grands ! s'écria le bon Mgr du Lau.

La petite pastoure, admise en sa présence, lui demanda naïvement de bien vouloir lui faire réciter son catéchisme, et l'archevêque y ayant aussitôt consenti, fut si charmé de la précision de ses réponses, qu'il lui donna un prix plus beau qu'aux autres enfants. Et la petite fille s'en retourna chez elle transportée de joie, en criant à travers les rues d'Arles :

— *Aï un prés de Mounsignour ! Aï un prés de Mounsignour !*

Plus timide que sa petite compatriote, mais tout aussi favorisée, notre Césarie obtint, elle aussi, un *prix de Monseigneur*. . . Ce fut pour sa digne aïeule un légitime sujet de fierté, et toute la rue des Porcellets voulut voir le beau volume

relié en cuir rouge avec des tranches d'or. Le contenu valait encore mieux que le contenant ; le *prix de Monseigneur* était une *Vie des Saints*.

A quelque temps de là, Césarie fit sa première Communion, et son père vint la chercher pour la ramener au logis familial, où sa rentrée fut triomphale. Tout son petit trousseau s'entassait dans un sac de grosse toile balloté au flanc du cheval camarguais ; mais quant au *prix de Monseigneur*, Césarie le tenait précieusement serré contre sa poitrine, le garantissant de ses deux bras croisés des cahots du chemin, et se fut le premier objet qu'elle offrit aux yeux ravis de sa mère, lorsqu'elle descendit de cheval, devant la porte de la cabane.

Je laisse à penser quelles joyeuses exclamations la saluèrent et combien le bon Mgr du Lau reçut de bénédictions ! Le *prix de Monseigneur* était le seul livre du logis ; il en devint le plus bel ornement. La mère de Césarie le mit à la place d'honneur, sous le crucifix, entre une statuette de la Vierge et une image représentant les saintes Maries dans leur barque ; chaque matin elle l'époussetait et n'y touchait qu'avec le plus grand respect.

Le soir, lorsque la famille était réunie autour du foyer, le père prenait le livre sur ses genoux, et s'essuyant les doigts pour ne point ternir la belle tranche d'or, l'ouvrait avec précaution à la page marquée. Il lisait la vie du saint du jour au milieu d'un silence recueilli ; parfois la mère essuyait une larme aux passages émouvants, tandis que Césarie et ses petits frères ouvraient plus grands leurs beaux yeux bruns, lumineux et doux comme le ciel de leur pays.

Et puis, les années passèrent . . . et la petite Césarie devint une belle jeune fille. Et le jour vint où elle épousa Honorat Plancade, un beau garçon à la mine un peu farouche et au cœur excellent, comme sont les gars de la Camargue. Il avait du bien au soleil, ce Norat, et après le mariage Césarie échangea sa cabanette de roseaux contre un beau mas où rien ne manquait de ce qui est utile à l'existence des hommes et des des animaux.

C'est là que nous la retrouvons, une nuit de Noël. Un beau feu flambe dans l'âtre, éclairant de ses rouges lueurs la grande salle où les meubles brillent, où les ustensiles de cuivre jettent des éclairs. Tout est riche et soigné chez les Plancade, depuis la boîte au sel suspendue dans son coin, jusqu'à la lourde armoire aux vantaux sculptés. La table est encore mise, montrant les reliefs du souper de Noël ; un souper rigoureusement maigre, mais où ne doivent pas figurer moins de sept plats et de sept desserts. Les Plancade sont de vieille souche provençale et tiennent aux traditions.

Césarie est là, auprès de son rouet dont la petite roue ne marche pas. Elle ne voit rien du luxe qui l'entoure ; elle ne regarde pas même, en ce moment, le berceau de noyer sculpté,